

persévérance au travail, vous qui me félicitez de mes premiers succès ?

— Vous vous trompez, dit-elle, ce sont eux qui m'ont fait vous aimer. J'étais heureuse de vous voir reconquérir à votre client sa réputation souillée par d'odieuses calomnies, c'est mon admiration pour ce beau rôle de l'homme qui fait entendre sa voix en faveur de l'innocence, qui vous a donné mes meilleures pensées. Je vous ai jugé supérieur à moi de toute la grandeur de votre mission, et de ce jour, Frédéric, je vous ai vu tel que j'aimais à vous voir.

— Louise, chère tête exaltée, ma belle sainte, tu as raison, je ne te connaissais pas. Quoi ! c'est ma cousine, ma spirituelle et sérieuse cousine qui me parle avec cette naïveté ? Eh ! sans doute, j'étais heureux de gagner une cause aussi juste ; et puis enfin, à quoi bon le cacher ? J'étais content pour mon avenir du retentissement de cette affaire.

— Ainsi, vous avez pensé à vous-même à propos de ce procès ? Ah ! Frédéric, pourquoi l'avouez-vous ?

— Parce que je n'y vois rien que de fort naturel ; on mêle toujours un peu de soi-même à tout ce que l'on fait, et vous-même, en conservant tout ce que contient le pavillon des Ormoyes, vous songiez autant à vous qu'à nos mères.

— Vous avez peut-être raison, dit-elle d'un son de voix profond ; je songeais aussi à l'avenir et aux jours tristes ou joyeux, je ne sais lesquels, que je passerai aux Ormoyes.

— Vous aimez beaucoup les Ormoyes ? dit-il en s'arrêtant.

— Beaucoup, Frédéric, répondit-elle avec un regard qui confirma cette assertion et qui fut le signal d'un entretien plus sérieux encore.

— Louise, dit Frédéric, il m'est pénible de penser que notre amour peut souffrir de cette cruelle dissonnance que nous venons de découvrir si douloureusement entre nos opinions, mais quelque éloignées qu'elles soient les unes des autres, ne